

Les Chaos de Bréhat

*

Du même auteur chez À vue d'œil :

Petite Korrïg

Les Chemins creux de Saint-Fiacre

Trois femmes en noir

Les Bâtards du diable

Les Brumes de décembre

La Légende du pilhaouer

Daniel Cario

Les Chaos de Bréhat

Volume 1



© Presses de la Cité, un département de Place des
éditeurs, 2020.

© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0433-5

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Avant-propos

La vedette s'est éloignée de l'embarcadère de l'Arcouest, au nord de Ploubazlanec. Une courte traversée vers Bréhat, une vision paradisiaque à mesure qu'on s'approche des deux grandes îles en face de la Côte de granit rose. Un archipel en fait, éparpillé dans une mer truffée d'écueils. Bréhat du Sud et Bréhat du Nord. Trois cent vingt hectares en tout et pour tout, un territoire que l'on doit explorer à pied, puisque le passage des véhicules est interdit. Il n'est pas besoin d'être un marcheur exceptionnel pour s'y aventurer. Sinon, à l'intention des moins ingambes, il existe des locations de bicyclettes.

Nous sommes sur la côte nord de Bretagne.

C'était un jour de novembre, l'arrière-saison. Je rédigeais ce récit, dont l'intrigue devait se situer à proximité d'un phare de pleine mer. Bien sûr, le premier qui vient à l'esprit est celui d'Ar-Men, mythique s'il en est. Mais tant d'écrits avaient déjà paru à son sujet, dont le roman exceptionnel d'Henri Queffélec, *Un feu s'allume sur la mer*, qui relate la construction

malaisée et opiniâtre de la fameuse tour à la fin du XIX^e siècle... Je n'aurais su être qu'un piètre écrivillon face à un maître aussi talentueux.

Des phares, il en existe trois dans cette zone maritime : celui des Héaux-de-Bréhat, plus haut dans la Manche, celui du Paon, à la pointe septentrionale de l'île du Nord, et celui du Rosédo, à l'intérieur de cette même terre. Aucun ne correspondait au projet que j'entretenais. Alors, puisqu'il s'agissait d'une pure fiction, pourquoi ne pas inventer celui dont j'avais besoin ?

Ainsi est né l'Œil-du-Diable, érigé dans l'imagination de l'auteur au nord-est de l'île Lavrec. Je ne puis affirmer qu'il serait d'une utilité flagrante en un tel endroit. Que les spécialistes du Service des phares et balises veuillent bien me pardonner les éventuelles incohérences...

L'Œil-du-Diable... Un nom singulier pour désigner la lumière censée guider les navigateurs. Singulier, il l'est moins quand on sait que, dans le langage des gardiens de naguère – ceux d'avant l'automatisation –, les phares sur le continent se trouvaient au paradis, ceux sur les îles au purgatoire. Les quelques-uns comme

Ar-Men, cramponnés sur un bout de roches en pleine mer, ne pouvaient se situer qu'en enfer.

Bréhat m'attirait depuis longtemps. En accostant à la plus basse des trois cales du Port-Clos, je savais déjà que je ne serais pas déçu. Les chaos étaient aussi magnifiques que le vantaient les dépliants touristiques, dessinant leurs silhouettes rudes, fissurées, empilées dans des équilibres improbables. Il faisait soleil en ce début d'après-midi, la palette offrait une clarté radieuse, dans des camaïeux roses, ocre et orangés. Mais ce qui allait me frapper le plus durant mon séjour, c'étaient les variations des couleurs au gré des lumières du ciel et en fonction des heures, s'éclairant ou s'assombrissant en quelques minutes, quand elles ne s'estompaient pas dans une brume soudaine...

... comme les humeurs des personnages que j'allais inscrire dans ce décor incomparable. L'intuition d'avoir fait le bon choix devenait une certitude qui s'est confirmée au fil de l'écriture.

Rien d'étonnant donc que les descriptions occupent une large place dans ce récit – je suis persuadé qu'un cadre aussi changeant, tour à tour accueillant et farouche, limpide et

mystérieux, influe sur les dispositions psychologiques des résidents perpétuels aussi bien que sur celles des visiteurs occasionnels dont je faisais partie. Dans une fiction, cette étroite dépendance ne peut être qu'exacerbée : le paysage devient acteur du récit dans la mesure où il détermine non seulement les états d'âme des différents protagonistes mais aussi leurs décisions et leurs agissements.

Les lecteurs qui ont déjà guidé leurs pas sur les deux îles de Bréhat reconnaîtront je l'espère les lieux où se déroulent les événements. Pour ceux qui ne s'y sont pas encore risqués, je ne peux que les encourager à effectuer la traversée. Pas pour une journée, car ils manqueraient alors les images crépusculaires, les plus belles, quand dans la brume diaphane et aux premières obscurités les rochers se parent de nuances violacées. Ce sont les heures aussi où les sentiers appartiennent aux rares privilégiés encore présents sur l'île. Avec le départ de la dernière vedette, Bréhat se vide en effet de ses visiteurs pour recouvrer son aspect sauvage et livrer ses secrets au gré de la pénombre.

Un dernier conseil... Le service des vedettes bréhatines propose le tour de l'île aux passagers qui le souhaitent avant de les déposer au Port-Clos. Ce serait dommage de s'en priver...

Mais trêve de louanges, l'intention de cet ouvrage n'étant pas d'être un guide touristique, place au récit. Ainsi que le laisse entendre cet avant-propos, hormis ce phare inventé, j'ai voulu coller à la véracité des lieux. En revanche, les protagonistes sont entièrement inventés, et toute ressemblance avec des personnes ayant réellement existé ne saurait être que le fruit du hasard et relèverait de la plus pure coïncidence.

Prologue

Août 1987

Allumé à même la terre battue, le feu crépitait au milieu de la pièce humide. Les flammes, qu'attisait le vent engouffré par les ouvertures béantes, dansaient une gigue infernale. Traqués par la lumière roussâtre, les spectres de la nuit se recroquevillaient dans les encoignures. Les poutres rongées par l'humidité, le plafond avait cédé à son tour ; par le toit éventré s'enfuyaient les volutes de fumée, aussitôt dissipées par les bourrasques qui remontaient du large en écrétant le flot. Des encadrements de la porte et des fenêtres ne subsistaient plus que quelques moignons pourris fixés par de longues pointes rouillées et tordues dans les joints entre le granit. Comme la plupart des maisons côtières, le *pennti* tournait le dos à la mer. Les marins de naguère n'étaient pas assez fous pour défier gueule ouverte les colères océanes.

Cette scène surréaliste se déroulait sur l'île de Bréhat, la partie du Sud, puisque ce que

l'on appelait une île se répartissait en fait en deux grandes terres reliées par un petit pont nommé pompeusement « chaussée Vauban ». Mais à tout seigneur tout honneur, ce dernier y avait aussi érigé un fort. Autour s'éparpillait l'archipel, îlots et écueils, un chaos concassé par les colères du ciel et les fureurs de la mer.

Cette ancienne demeure de pêcheurs se trouvait à la pointe du Gardeno, une mesure à l'abandon depuis des années, dont les pierres gangrenées par le vent mauvais et les embruns saumâtres menaçaient de s'effondrer d'un jour à l'autre. Elle n'accueillait plus personne, hormis Florimond et Quentin, adolescents inséparables, qui en avaient fait leur repaire nocturne. Alors qu'ils n'avaient que treize ans, eux n'avaient cure des histoires colportées au sujet de la bicoque, nulle peur de celui qui hantait les lieux, chaque nuit, disait-on. Sûr que c'était pas des bobards, affirmaient les braves gens avec un aplomb infailible, on entendait le spectre jurer et pleurer à gros sanglots quand la lune était pleine. Ceux qui croyaient pas, ils avaient qu'à venir écouter s'ils avaient quelque chose dans le falzar ! Les plus superstitieux

alléguaient même l'avoir vu de leurs yeux vu, une vision effrayante, émergée tout droit de l'enfer. À vouloir avoir raison coûte que coûte, on finit par s'inventer les preuves de ses propres affabulations.

Depuis les incursions de Florimond et de Quentin, les racontars se renforçaient d'un argument indéniable : le fantôme, sans doute flanqué de quelques démons, allumait des feux dans la bicoque. Ça, c'était pas des balivernes, puisque fumaient les tisons encore chauds le lendemain des sabbats !

Basile Kernin était le supposé fantôme. Pauvre vieux... L'aurait-il voulu qu'il en aurait été bien incapable. Propriétaire de la chaumine, son corps n'y avait été retrouvé que plusieurs jours après son décès, dans un sale état. La vieille femme qui avait eu l'honneur de la macabre découverte ne s'en était jamais remise. Faut dire que Soazig Loussouarn n'avait pas déjà l'esprit bien arrimé. Personne n'avait d'ailleurs voulu la croire quand elle avait déboulé en courant sur la place du bourg de Bréhat afin de donner l'alerte.

« Puisque je vous dis que c'est mon Fernand ! »
criait-elle en agitant ses longues mains osseuses
à hauteur de son visage parcheminé.

Fernand était son mari. Défunt lui aussi, mais
déjà depuis un certain temps. Ce n'était pourtant
pas la première fois que Soazig prétendait
l'avoir reconnu. À sa décharge, il est vrai qu'elle
n'y voyait plus très bien et qu'elle était restée
agitée du bocal depuis que son bonhomme
avait chuté dans les rochers, un peu plus loin,
au lieu dit Krouezenn, un soir de rafales de
vent et de rasades d'eau-de-vie conjuguées,
les deux force cinq. Sans doute s'était-il rompu
l'échine. Comment comprendre autrement
qu'il ait été aussitôt emporté par les courants
dont les tourbillons brassaient l'écume entre
les écueils acérés ? Son corps avait disparu en
quelques secondes dans les eaux noirâtres,
sous les yeux épouvantés de sa pauvre épouse.
Les profondeurs océanes ne l'avaient jamais
restitué, on s'était résigné.

Sauf Soazig...

La veuve avait erré sur la côte des jours
entiers, elle avait passé des nuits blanches à
guetter son retour dans la nuit noire, des semaines

interminables. Le drame s'était déroulé voilà trois ans, elle ne démordait pas de sa certitude. Elle croyait sans cesse discerner sa dépouille coincée dans quelque sombre anfractuosité entre les rochers, ou bien c'était son cadavre qui bombait le sable au fond de la crique, enseveli là par les naufrageurs de jadis, auquel cas les deux protubérances noires dans l'obscurité du crépuscule ne pouvaient être que ses pieds au bout de la sépulture. Sa vision la plus fréquente l'amenait à le découvrir au fond de l'eau, les yeux grands ouverts, attendant son épouse. À chaque fois, elle filait quérir du secours. Au début, un Bréhatin ou deux l'avaient accompagnée, puis même les plus charitables avaient compris que la pauvre femme avait du vent au grenier et qu'elle était victime d'hallucinations ; bientôt plus personne ne l'avait écoutée. Le patron du bistrot lui emplissait un petit verre de rhum pour la calmer. Quand elle l'avait lampé en deux ou trois gorgées, elle avait oublié pourquoi elle était là. Jusqu'à la fois suivante...

Le soir où Soazig était entrée par hasard dans la chaumine où gisait Basile Kernin, elle était revenue encore plus épouvantée. Elle